

## PREMIER LUSTRE

Le 25 mars 2004, je commençais la dialyse des reins. Ce qui fait cinq ans. Cinq ans, trois fois par semaine, pendant quatre heures au rein artificiel, ce qui fait, plus ou moins, 780 fois, dont une dizaine de fois en Turquie, Crète et en Espagne.

Au « Low Care Centre », à Geraardsbergen, il y a 3 ou 4 groupes de 12 patients. Dans « mon » groupe, nous sommes restés seulement trois, depuis mon début : deux dames, Marie-Louise et Yvette, et moi, le seul homme. Ce qui fait réfléchir. J'ai connu aux moins neuf décès, dont Hector, Armand, Georges, Willy, Fransken.

Les deux dames sont mes voisines, de près du « Muur ».

C'est le professeur Wim Van Biesen qui m'a mis, au départ une cathèdre, assisté par l'infirmière Inge Verhoeven. Depuis lors, il y a un lien spécial entre elle et moi. Après la cathèdre a été remplacée par un « fistel » qui ne fait que grandir, au grand étonnement du docteur De Coster.

Annick, l'infirmière en chef, est toujours à la tête ; Marleen, la « grande » Inge, et Els qui n'est jamais au repos, sont celles qui sont restées. Ingrid, Tessy, Cindy et Jan sont ailleurs, ainsi que le Docteur De Man qui travaille à Gent, à « Maria Middelaes ». Et Darie qui frotte avec beaucoup d'amour parfois mes tartines, mais avec peu de margarine, est hospitalisée.



Le matin et à midi, nous recevons un repas. Nous n'avons pas besoin d'un calendrier pour savoir quel jour de la semaine nous sommes : le lundi il y a invariablement du pâté sur les tartines, le mercredi un genre salade de jambon, le vendredi de la spéculos ou du pain d'épis. Avec toujours de la confiture. A midi, depuis toujours, la soupe est au menu, mais invisible à table : trop de liquide est mauvais pour des gens qui n'urinent presque plus. Le café est rationné pour la même raison. Une tasse avec le pain, une après. Puis : terminé.

Une bonne tradition : celui qui a son anniversaire régale : impossible d'échapper, la liste est affichée. Et presque chaque jour, nous trouvons des bonbons sur notre petite table. Et aux grands jours, le professeur prévoit un extra sous l'une ou l'autre forme, e.a. à la fête de Saint Martin, qui remplace dans la région d'Alost Saint Nicolas.

Dans notre salle, il y a cinq écrans de TV, mais rarement notre groupe en profite : j'ai pu montrer le vidéo de mon jubilé d'or de sacerdoce et récemment le DVD du voyage du P. Général et son Vicaire au Congo.

Très tôt, la radio fait du bruit ; on diminue le volume quand je le demande prudemment et avec politesse. Je ne supporte plus tellement le bruit.

Je passe mes quatre heures de dialyse en lisant un journal de qualité. Sinon, je ne tiendrais pas le coup. D'autres lisent un journal ou un livre, font des mots croisés ou comptent les minutes ou dorment. Vers 11 heures, les patients commencent à avoir froid.

Avant d'être attachés, nous devons nous peser ; puis notre température est prise, la tension, le pouls. Puis commence la courte souffrance : les petites croûtes sur l'ouverture des veines sont enlevées, puis les aiguilles sont enfoncées dans le « fistel ». Régulièrement il y a prise de sang, à analyser au laboratoire. Puis nous sommes libérés jusqu'à la nouvelle prise de notre tension, une heure après.

Pendant ce premier lustre, j'ai passé un certain temps à la clinique : une hanche à remplacer, fracture du bassin, calcul dans la vésicule à bile, et une fois la malaria : heureusement que nos médecins ont découvert que c'était sérieux ; j'étais évacué sur l'UZ (Clinique universitaire de Gent). Entre-temps, on était assez pessimiste à Geraardsbergen à cause d'une fièvre récalcitrante.

Nous vivons dans un pays riche : tout ce que nous devons payer, c'est les frais de labo : le reste est à charge de la mutuelle. Il y a même un subside pour notre transport vers le centre. Et le petit déjeuner et le repas de midi sont gratuits.

Malgré tout, ce n'est pas une sinécure : avec les années, il me faut plus de repos après une session. Heureusement que je conduis encore la voiture. Mais aller en voyage, hors du voyage organisé chaque année par l'ASBL Dialyse, ce n'est plus possible : nous ne pouvons pas sauter deux jours sans dialyse. Donc ne plus jamais au Congo. Sauf au dernier jour ?



Conclusion : sans rein artificiel, je serais déjà depuis longtemps mort. Mais nous devons accepter toutes les conditions : pas de fruits (kalium), pas de produits laitiers (phosphore) pas un bon verre de bière. Et en ce qui me concerne en particulier : absent 6 fois aux repas communautaires. Donc souvent dans l'ignorance de ce qui se passe.

Et cependant, en route pour le second lustre. Mais avant tout en Turquie fin septembre. Ce lustre n'est pas fêté ; mais est-ce que l'infirmière, la « petite » Inge, n'apparaît-elle pas vers midi, pour une courte visite, sur béquilles ? Elle est tombée pendant ses vacances de ski et temporairement hors jeu. L'infirmière Annick, toujours préoccupée de notre sort, l'oblige à tenir pendant 15 à 20 minutes ses doigts sur mes plaies, pour que le sang ne gicle pas. Merci, Annick

Père Jaak Geysels c.j.